



HAL
open science

FISCHER, R., GRODDEK, D. et MARQUARDT, H.
(éds) – Hethitologie in Dresden. Textbearbeitungen,
Arbeiten zur Forschungs- und chriftgeschichte.
(Dresdner Beiträge zur Hethitologie, 35). Harrassowitz
Verlag, Wiesbaden, 2011. (24 cm, XI, 230). ISBN
978-3-447-06438-5. ISSN 1619-0874. € 72,-.

Alice Mouton

► **To cite this version:**

Alice Mouton. FISCHER, R., GRODDEK, D. et MARQUARDT, H. (éds) – Hethitologie in Dresden. Textbearbeitungen, Arbeiten zur Forschungs- und chriftgeschichte. (Dresdner Beiträge zur Hethitologie, 35). Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2011. (24 cm, XI, 230). ISBN 978-3-447-06438-5. ISSN 1619-0874. € 72,-. Bibliotheca Orientalis, 2013, 70, pp.453-455. 10.2143/BIOR.70.3.2998059 . hal-03618301

HAL Id: hal-03618301

<https://hal.science/hal-03618301v1>

Submitted on 24 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FISCHER, R., GRODDEK, D. et MARQUARDT, H. (éds) – Hethitologie in Dresden. Textbearbeitungen, Arbeiten zur Forschungs- und Schriftgeschichte. (Dresdner Beiträge zur Hethitologie, 35). Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2011. (24 cm, XI, 230). ISBN 978-3-447-06438-5. ISSN 1619-0874. € 72,-.

Cet ouvrage collectif compile les travaux en cours des membres de l'équipe hittitologique de l'Université de Dresde. Deux courtes contributions sont dues à R. Fischer et H. Marquardt et cinq autres articles plus détaillés traitent principalement de philologie hittite, à l'exception de l'étude d'E. Wagner sur le lycien (p. 145-170).

Les deux courtes contributions, à savoir celles de R. Fischer (p. 1-3) et de H. Marquardt (p. 79-83), résument les éléments clés des deux monographies publiées par ces auteurs sur les mêmes thèmes : R. Fischer, *Die Ahhijawa-Frage*, Dresdner Beiträge zur Hethitologie (= DBH) 26, 2010 et H. Marquardt, *Hethitische Logogramme. Funktion und Verwendung*, DBH 34, 2011. J'ai publié une recension de ce second volume (*Syria* 89, 2012, 10-11) et, pour cette raison, je ne reviendrai pas ici sur cette étude.

K. Kompalla (p. 5-78) propose une édition de la treizième et dernière tablette de la fête hišuwā. Cette fête durait neuf jours. Sa raison d'être est, selon l'auteur, incertaine (p. 6). Seule une édition complète de l'ensemble de la composition nous fournira la vision globale et nous aidera ainsi à résoudre ce problème. Après une brève présentation de la fête elle-même, l'auteur dresse la liste des manuscrits relevant de la treizième tablette de la composition. Or, une première chose surprend : l'auteur, à l'instar du site *Konkordanz* de S. Košak (<http://hethport.uni-wuerzburg.de/hetkonk/>), ne dénombre pas moins de vingt-trois duplicats pour cette seule treizième tablette, et ce nombre paraît excessivement élevé. Il semble donc d'emblée nécessaire de collationner les différents fragments de tablettes afin de repérer les possibles joints à l'aide de leur contenu mais aussi de leur ductus. Concernant la ou sans doute plutôt les fonctions de ce treizième jour de la fête hišuwā, le texte lui-même nous donne quelques informations non négligeables. On remarque, par exemple, la mention du « palais des grands-pères », ce qui implique très vraisemblablement un rite de commémoration des ancêtres royaux divinisés. Le caractère funéraire de la célébration pourrait en outre se retrouver dans la mention du Bon Jour divinisé, si H. Otten a raison d'y voir le jour du décès (*RIA* 4, 121). Par ailleurs, les effigies divines sont lavées et ointes à cette occasion. L'un des gestes rituels les plus remarquables de cette cérémonie est celui qui consiste pour le prêtre à frapper le roi avec les « bâtons de la divinité » (^{GIŠ}GIDRU^{HÁ} DINGIR-LIM), bâtons que le souverain embrasse ensuite. Des rites analogues (sans le baiser rituel) ont été remarqués dans d'autres cérémonies religieuses (S. Görke, *Das Ritual der Aštu*, CHANE 40, 2010, 251-252 et A. Mouton, *JANER* 11, 2011, 1-38, notamment). Il faut remarquer que c'est le plus souvent le souverain ou son fils (ou encore une personne qui lui tient vraisemblablement lieu de substitut) qui subit ce mauvais traitement ritualisé lors de fêtes cultuelles étatiques voire pendant la cérémonie d'intronisation du roi (voir S. Görke et A. Mouton, « Royal Rites of Passage and Calendar Festivals in the Hittite World », à paraître dans A. Mouton et J. Patrier

(éds), *Life, Coming of Age and Death in Antiquity: Individual Rites of Passage in the Ancient Near East and its surroundings*, PIHANS). Ce geste rappelle l'humiliation subie lors de la fête *akītu* par le roi babylonien, lui aussi frappé par un prêtre (J. Bidmead, *The Akitu Festival: Religious Continuity and Royal Legitimation in Mesopotamia*, Piscataway, 2002, 77). K. Kompalla (p. 50) n'a sans doute pas tort d'attribuer à ce geste une fonction cathartique, à la suite de R. Strauss, même si cette fonction ne peut être la seule d'un rite si particulier. Sans aller jusqu'à parler de rite initiatique, ce qui ne semble pas confirmé par ces différents textes, l'humiliation ritualisée du souverain ou de celui qui est sans doute son futur héritier est un « rite de rébellion » dans le sens défini par M. Gluckman (M. Gluckman, *Order and Rebellion in Tribal Africa*, Londres, 1963) : il met en scène une inversion temporaire des fonctions socio-politiques des individus, le roi étant relégué au rôle de victime subissant le mauvais traitement. Cette séquence rituelle participe sans doute à la (re)légitimation du pouvoir du souverain. Par ailleurs, la proposition de K. Kompalla (p. 50) consistant à y voir, dans le contexte de ce treizième jour de la fête *hišuwā*, un geste de soumission du roi à la divinité paraît confirmé par le fait que le souverain embrasse l'objet sacré qui vient de le frapper. Par la suite, ce mauvais traitement est reproduit sur les personnes qui avaient assisté à l'humiliation du roi. Cette seconde séquence indique vraisemblablement que le sens de ce rite peut s'élargir d'un contexte à l'autre, et c'est un point sur lequel je me propose de revenir dans un avenir proche. Autre élément remarquable : comme souvent, des gestes cathartiques fréquents dans les rituels curatifs sont employés dans le contexte d'une célébration culturelle. Ainsi les bâtons de la divinité – et plus particulièrement de la divinité *Hilašši* – qui seront utilisés pour maltraiter le roi sont-ils enroulés de laine de couleur à la vertu purificatrice (et plus particulièrement absorbante) bien connue. Pour l'auteur, ces bâtons sont les sceptres de la divinité, mais on peut s'interroger sur ce point : pourquoi la divinité posséderait-elle plus d'un sceptre ?

E. Poitz (p. 85-108) publie ici les résultats marquants de son Magisterarbeit sur KUB 30.41, le fragment d'une fête culturelle. Cette cérémonie mentionne, entre autres choses, des objets liés à la chasse (arc en or et ^{KUŠ}*kurša-*), un objet appelé ^{GIŠ}*šienti-* qui revient à plusieurs reprises dans le texte (objet souvent manipulé par un cuisinier avant l'abattage d'une victime sacrificielle : J. Tischler, *HEG S₂*, Innsbruck, 2006, 990), les divinités hatto-hittites *Šuwaliyat*, *Hašamili*, *Telepinu*, *Hilašši*, *Taparwašu* et *Wašezaššu*, ainsi qu'un chant en langue hattie. Cette fête culturelle doit donc être rattachée au substrat religieux hattie. Le roi y est présent.

S. Reichmuth (p. 109-144) résume lui aussi son Magisterarbeit qui porte sur CTH 146 relatant le parjure de Mita de Pahhuwa. Outre l'apparat critique, on aurait aimé trouver dans cette contribution une synthèse résumant l'opinion de l'auteur sur le contexte historique de ce texte. Enfin, M. Witt (p. 171-204) propose une nouvelle édition de KUB 58.5+ (CTH 647 ou 648), une fête culturelle célébrée par un prince. La contribution débute par une longue introduction qui résume de manière parfois un peu rapide les grands principes du culte étatique hittite. On pourra, par exemple, arguer que le dieu Soleil n'est pas forcément « la divinité la plus haute du royaume hittite » (« der höchsten Gottheit im hethitischen Reich », p. 172). KUB 58.5+ fait allusion à des bâtons qui sont frappés, mais cette fois-ci ils le sont

l'un contre l'autre, et non plus sur le dos du souverain. Ce geste rappelle celui des lances qui s'entrechoquent lors de la fête du KI.LAM (I. Singer, *The Hittite KI.LAM Festival*, StBoT 28, 1984, 53 : 1.j vi 15'). Ici aussi un substrat religieux hattî doit vraisemblablement être associé à cette cérémonie, comme l'indique à juste titre l'auteur (p. 204).

Ainsi, cet ouvrage collectif apporte des éditions de textes fort utiles pour l'hittitologue. L'édition systématique des textes de fêtes cultuelles est plus que souhaitable et il est heureux de voir que cet enjeu n'a pas échappé à cette équipe de Dresde, ni à d'autres qui se penchent actuellement sur ce corpus. Maintenant que le treizième jour de la grande fête d'hišuwā a été édité, il est à espérer que le reste de cette fête fera l'objet d'une édition complète et fiable très prochainement.

A. Mouton, CNRS Strasbourg – Institut Catholique de Paris